La bague verte

« Au revoir Mademoiselle, mangez mou ce soir ! » La porte du cabinet dentaire se referma, laissant Delphine Lefort dans la pénombre du palier. De la paume de la main, elle massa son menton encore engourdi. Avec un crissement feutré la porte coulissante de l'ascenseur s'effaça, baignant la jeune femme de lumière blafarde. Dans un coin de la cabine, un élégant quinquagénaire, perdu dans une rêverie mélancolique, esquissa cependant une vague sourire lorsqu'elle s'approcha du seuil.

« Vous descendez ? »

Il acquiesça d'un signe de tête. Delphine entra et d'un geste machinal appuya néanmoins sur le bouton coloré du rez-de-chaussée. Puis elle leva les yeux vers l'homme. Il n'avait pas bougé, mais l'expression de son visage, douce et résolue tout à la fois, s'était soudainement décomposée. Son regard bouleversé semblait questionner la jeune femme.

De longues secondes passèrent pourtant avant qu'il ne murmure presque à voix basse :

« Cette bague... Mademoiselle... Ne vous appelez-vous pas Delphine ?

La jeune femme tenta de cacher son étonnement, mais les questions se bousculaient dans sa tête : comment cet individu sait-il cela ? Est-ce une astuce originale pour aborder les filles ?

Comment dois-je réagir ? Sous son crâne, méfiance et curiosité ferraillaient ferme. L'envie de savoir finit par l'emporter.

– Oui, répondit-elle enfin, d'un ton qui se voulait calme et détaché.

Mais l'homme restait silencieux, comme s'il regrettait déjà d'avoir parlé. Cette réserve encouragea Delphine :

– Mais comment connaissez-vous mon nom ?

L'homme hésita, apparemment embarrassé par la question.

– Oh, c'est une vieille histoire, cela ne vous intéressera pas.

Cette retenue piqua la curiosité de Delphine.

– Mais si, j'aimerais comprendre.

La porte de l'ascenseur s'était ouverte et la lumière extérieure y pénétrait largement. Ils sortirent dans le vaste hall.

– Je ne peux pas vous en parler maintenant, ce serait trop long, dit l'homme d'une voix hésitante.

– Demain peut-être ?

– Si vous y tenez vraiment... Au café d'Orient, près du théâtre... À 18 heures ?

– J'y serai. Je compte sur vous », répondit-elle avec vivacité.

Alors qu'une pluie fine commençait à tomber, Delphine, à pas lents, remonta le cours Gambetta en direction de l'Hôtel de ville. Songeuse, elle regarda la bague à son doigt. Une bague bien insolite en vérité : sur un anneau doré fort modeste, un ornement vert, large et fin, aux contours biscornus et posé de guingois. Un vert profond, empli de nuances et de dégradés. Mi-émail, mi-camaïeu, la nature de la pierre restait incertaine.

Mais c'était sans nul doute une pièce curieuse qui donnait tout à la fois à penser que ce ne pouvait être un bijou de valeur et qu'il n'y avait sûrement pas d'autre bague pareille à celle-là.

Deux semaines plus tôt, sa mère, Alicia, qui vivait seule dans un deux-pièces près du faubourg, lui avait donné cette bague :

« Dimanche dernier, je suis allée à une foire à la brocante. J'y ai trouvé cette bizarre bague verte. J'ai pensé qu'elle te plairait, toi qui adores toujours tout ce qui sort de l'ordinaire. »

Delphine l'avait remerciée, Le bijou en question ne lui plaisait pas particulièrement, mais elle était tant heureuse que sa mère se décide enfin à vivre pour elle et à s'offrir un peu de bon temps après tant d'années mornes et tristes, enfermée dans son labeur quotidien. Si elle se découvrait une passion pour la brocante, il fallait l'encourager, dût-on pour cela endurer des cadeaux d'un goût douteux !

Elle avait passé la bague à son doigt, pour qu'Alicia sente bien que son attention n'était pas vaine et l'inciter à poursuivre.

Et puis au fil des jours, elle s'était attachée à cette bague. Sans doute, comme l'avait dit sa mère, parce qu'elle sentait plus ou moins consciemment que ce n'était pas un bijou tout à fait comme les autres.

Quittant les rues commerçantes, Delphine s'engagea dans la rue des Beiges où elle habitait seule un studio étriqué. C'était son goût des énigmes, plus que le prix ou le confort, qui l'avait poussée à choisir ce logement. Simplement parce que la rue des Beiges, c'était vraiment un drôle de nom et cela lui plaisait. Comme la bague... Et c'était cette même curiosité, ce besoin de

comprendre, qui l'avait entraînée, elle d'habitude si réservée avec les hommes, à prendre rendez-vous avec ce passant dont elle ignorait tout. Cela lui avait donné une forme d'audace qu'elle ne s'était jamais connue.

Elle poussa la porte de l'immeuble. Quel rapport pouvait-il y avoir entre cette bague et son prénom ? Avait-elle appartenu à une illustre Delphine dont sa mère avait tu l'existence ? L'homme était-il un professeur d'université spécialisé dans les corrélations magnétiques entre les bijoux et les personnes ?

« Trop farfelu ! » conclut-elle en haussant les épaules, bah, on verra bien demain...

*

Le lendemain, Delphine ne put s'empêcher de trouver que les heures s'écoulaient avec une inhabituelle lenteur. Dans la petite entreprise de mécanique, où elle assurait l'essentiel des tâches comptables, le travail était trop répétitif et routinier pour captiver longuement son esprit. Chaque fois que son regard rencontrait la bague — ce qui arrivait souvent car il est bien difficile d'écrire sans jamais voir ses mains — ses pensées retournaient vers le mystère. Les aiguilles de la pendule semblaient engluées et Delphine se retenait à grand peine de monter sur une chaise pour les pousser un peu du doigt.

Enfin l'après-midi se termina. Avec entrain, elle longea la rue des Anglais puis traversant le cours Champollion, poussa la vieille porte vitrée du café d'Orient. L'air y était frais et une

odeur d'humidité et de moisi lui chatouilla les narines. Le serveur, ceint d'un tablier blanc, maigre et à demi chauve paraissait sans âge. Dans un coin désert de la grande salle aux hauts plafonds, elle s'installa sur la banquette de cuir usée. Bien sûr elle était en avance et son imagination se mit en galoper.

« Mademoiselle ?

Delphine sursauta, elle n'avait pas entendu l'homme arriver. Il s'assit et commanda un café noir.

– Vous voulez vraiment connaître cette histoire ?

– Oui, s'il vous plait. J'ai très mal dormi, ajouta-t-elle comme pour appuyer et justifier sa demande.

Après un silence assez long, comme s'il ne savait pas où commencer son récit, l'homme demanda :

– Vous connaissez l'Allemagne ?

Delphine hocha la tête. Non, elle n'y était jamais allée et ce pays n'évoquait pas grand chose dans son esprit. Il reprit :

– C'était dans une petite bourgade de Bavière orientale, tout près de la frontière tchèque. Une toute petite ville agréable avec ses rues pavées et propres et ses vieilles enseignes en fer forgé. Au coin de la place centrale, il y avait une curieuse petite boutique qui tenait tout à la fois du bazar, de la mercerie et du magasin de bonbons. Dans la vitrine, parmi un ensemble de babioles variées, il y avait une étrange bague verte. Elle n'était pas vraiment belle, mais elle attirait le regard par la profondeur de sa teinte, Mille nuances s'y devinaient. Sa forme originale était comme tracée d'une main malhabile, En la découvrant

entre les bocaux de bonbons aux couleurs criardes et les pelotes de laine bigarrées, j'eus aussitôt la certitude que c'était une pièce unique. Je poussai la porte et dans un tintamarre de grelots entrai dans la boutique. Malgré mon allemand hésitant, la vieille marchande comprit très vite ce que je désirais. Elle pensait sans doute que je ramènerais ce modeste bijou à une petite fiancée française...

L'après-midi touchait à sa fin. Je repris le car et rentrai à la caserne de Weiden. »

À ce dernier mot, Delphine sursauta, électrisée. Elle ne connaissait pas l'Allemagne mais ce nom-là lui était tristement familier. Combien de fois avait-elle feuilleté son livret de famille et lu à la page de son père, *décédé à Weiden (RFA)*.

L'homme avait nettement perçu son trouble et il interrompit son récit, Il soupira et écarta les bras en un vaste geste désespéré.

« À quoi bon raconter tout cela ?

– S'il vous plaît, poursuivez, implora Delphine. Maintenant, ce n'était plus par curiosité ni par goût des mystères, mais parce que cette histoire venait brutalement se surimposer à une zone d'ombre douloureuse de sa mémoire.

Mais déjà l'homme était debout, il n'avait pas touché à son café.

– Je dois partir, dit-il simplement.

– Il faut que je sache la suite.

La voix de Delphine se faisait impérieuse.

– Demain soir, voulez-vous ? dit-il enfin, au Jardin des Plantes, près des jets d'eau. Nous pourrons parler tout en marchant. »

Abasourdie et émue par le tour nouveau que prenait cette énigme, Delphine regagna pesamment la rue des Beiges. Le soleil n'avait pas paru de la journée, mais entre les effiloches des nuages tourmentés par le vent d'ouest, il teintait maintenant d'or pâle la façade de l'immeuble de la jeune femme. Immergée dans ses réflexions, Delphine ne le remarqua point, pas plus qu'elle n'entendit le salut amical des retraités du premier étage accoudés à leur balcon. Sans un mot, elle poussa la lourde porte métallique et entra.

Quel lien cet homme avait-il avec son père ? Son père, *mort accidentellement pendant des manœuvres*, selon la formule lapidaire du Ministère de la Défense, lors de son service militaire en Allemagne, il y a vingt-deux ans, alors qu'elle n'était qu'un nourrisson de neuf mois. Delphine prit soudain conscience qu'elle savait bien peu de choses de lui : une photo en costume militaire sur le buffet du salon, la tombe au cimetière que sa mère fleurissait régulièrement. C'étaient les seuls souvenirs qui avaient marqué son enfance. Sa mère, visage triste et résigné, ne parlait jamais du disparu mais semblait devoir en porter éternellement le deuil.

Un éclair traversa son esprit : et si cet homme était son père ? Non, non, cela n'était pas possible !

Torturée par les questions, Delphine se tourna et se retourna dans son lit et ne trouva le sommeil qu'aux premières lueurs de l'aube.

*

L'homme l'attendait en contemplant une statue. Son costume gris et strict contrastait au milieu des tenues colorées des adolescents qui s'égayaient sur les pelouses en ce chaud mercredi, Dès qu'il vit la jeune femme, il lui tendit la main en souriant :

« Bonjour Delphine

Ils s'avancèrent sous le couvert des immenses marronniers qui bordaient l'allée principale. Sans que la jeune femme ait eu besoin de dire un seul mot, il reprit son récit :

« Vous avez sans doute compris que j'étais militaire au troisième régiment d'infanterie de Weiden. Mon meilleur ami s'appelait Robert, Robert Lefort. »

Delphine s'était figée. Il se tourna vers elle :

« Votre père, n'est ce pas ? Nous nous étions connus au régiment pendant les classes. Un dégoût commun pour le monde militaire nous avait d'abord rapprochés, puis très vite une profonde amitié nous avait liés. Lors d'une permission, il m'avait invité chez lui et présenté sa jeune femme Alicia et leur bébé, venu au monde quelques mois plus tôt. Une jolie poupée qui s'appelait Delphine, ajouta-t-il en souriant à la jeune femme. »

Son ton se fit alors plus grave.

« Six semaines plus tard, c'était le drame : votre père était renversé par un véhicule militaire et décédait quelques heures après à l'hôpital de Weiden. »

Il s'arrêta de parler, mais Delphine sentit que le récit n'était pas terminé. Après quelques pas, il reprit en effet, mais sa voix se fit plus sourde, presque haletante.

« Quand je rentrai en France, plusieurs semaines plus tard, je rendis visite à votre mère. Elle était, comme c'est bien imaginable, totalement effondrée. La voyant si malheureuse, je perdis tout sens des convenances et lui avouai mon amour, cet amour dont je brûlais secrètement pour elle depuis notre première rencontre. Je sortis de ma poche la bague verte que j'avais achetée en pensant à elle comme à un rêve impossible et la lui offrit. De surprise, ses pleurs s'étaient taris et elle me fixait de ses yeux rougis, sans un mot. Alors saisi par une immense honte, je pris congé très vite.

La honte me poursuivait, mais l'image d'Alicia me hantait, Pour essayer d'oublier, je partis en mission en Guyane. Pendant plusieurs années, je parcourus la jungle amazonienne, coupé du monde civilisé, sans donner ni recevoir de nouvelles de ma famille. »

Un groupe de jeunes gens, qui se poursuivaient en riant dans une allée latérale, déboucha soudain au détour d'un massif de rhododendrons. Trop absorbé par son récit, l'homme ne les avait pas entendus. Aussi manqua-t-il heurter une jeune fille brune qui s'enfuyait avec de petits cris joyeux. Il avait à peine

remarqué l'incident et sans une pause, poursuivit son monologue:

« Cinq ans plus tard, je revins en France. Je n'avais pas oublié, mais j'étais fatigué et la fatigue avait quelque peu apaisé le feu qui me dévorait. Chez mes parents, le courrier arrivé pendant ces cinq années, m'attendait, rangé dans une boîte à chaussures. J'y trouvai deux lettres de votre mère.

« La première datait d'un an après mon départ. Elle m'y déclarait son amour qu'elle avait toujours voulu taire mais qu'avec le temps elle se sentait le droit de m'exprimer. Elle m'invitait à venir la rejoindre... si je n'avais pas fait ma vie ailleurs entre temps.

« La deuxième avait été écrite trois mois plus tard. Son premier courrier n'étant pas revenu, elle concluait que je l'avais reçu. Étant resté sans réponse, cela signifiait que je ne souhaitais pas la revoir. Elle en prendrait son parti, mais garderait toujours mon souvenir présent. Elle conserverait pieusement la bague verte, symbole de cet amour qu'elle n'aurait pas la joie de vivre. Elle avait dès lors l'intention de rester seule avec sa fille.

« Fou de joie, je sautai dans le train et me précipitai à son domicile. Hélas, elle avait quitté la ville et personne ne put me donner son adresse. Les lettres que j'envoyai me revinrent faute de destinataire. J'épluchai les annuaires de téléphone... en vain. Je ne repartis pas en Guyane, j'étais trop las et me résolus, par la force des choses à vivre sans Alicia. »

Ils s'arrêtèrent près d'un arbre à soie. À travers le feuillage encore juvénile, le soleil piquetait de tâches claires la robe bleue de Delphine. Une brusque rafale de vent siffla longuement dans le bouquet de pins blancs qui défendait la porte latérale du parc. L'homme poussa un long soupir, puis reprit :

« Et voilà qu'avant-hier, vingt-deux ans plus tard, je revois la fameuse bague verte. Vous imaginez mon émotion et comprenez maintenant l'audace qui m'a poussé à vous parler.

Il se tut. Delphine avait les yeux mouillés de larmes.

– Que comptez-vous faire maintenant ? osa-t-elle d'une voix hésitante.

– Je ne sais pas, répondit-il doucement. En vous donnant la bague, a-t-elle mis fin à son attente ? La jeune femme écarta les bras en signe d'ignorance. Il y eut un long silence qu'il rompit enfin d'une voix mal assurée.

– Delphine, voulez-vous être ma messagère ? »

*

Quelques jours plus tard, Delphine rendit visite à sa mère. Alicia l'accueillit en souriant.

« Je vois que tu portes la bague, dit-elle.

– Figure-toi, répondit la jeune femme, que j'ai rencontré un homme qui l'a achetée et offerte voilà plus de vingt-deux ans !

Le visage d'Alicia se transforma soudain.

– Jacques, s’exclama-t-elle, en étreignant sa fille, j’étais sûre que la bague te mènerait à lui ! »

Daniel Rinaudou
1995